

Le désenchantement du monde

N'ayant pas encore lu le livre de Boris Cyrulnik qui s'intitule « Pour le réensorcellement du monde », je me garderai de le commenter ! Mais si j'y fais référence ici c'est que j'ai cru constater (y compris chez des proches) qu'il existe des courants de pensée qui regrettent que « le monde » ait perdu, avec l'impérialisme de la pensée scientifique, les qualités poétiques qu'il aurait eues avant que Galilée, la révolution industrielle et le capitalisme soient passés par là. Le « désenchantement du monde » (la formule est attribuée à Max Weber) qui résulterait de ce triple rouleau compresseur rendrait donc nécessaire un ré-enchantement, voire par manière de provocation, un ré-ensorcellement du monde, d'autant plus urgent qu'il y aurait de plus en plus de personnes menacées dans leur vie et leur liberté par cet aplatissage prosaïque du monde. À la limite, le monde lui-même serait menacé de disparaître, et l'espèce humaine avec.

De nombreuses informations quasi-consensuelles vont dans ce sens et je partage assez souvent les inquiétudes et les colères qu'elles entraînent.

Pourtant, quelque chose me gêne dans cette critique. Il me semble qu'elle pose deux affirmations qui ne me paraissent pas claires et me semblent mériter d'être interrogées si on veut éviter de se lancer dans des aventures individuelles ou collectives qui s'apparentent à des bouffées délirantes pouvant entraîner folie suicidaire ou meurtrière et violences diverses.

1° Le monde désenchanté et menacé, c'est la Nature que nous aurions reçue en patrimoine en naissant, c'est la planète bleue. 2° Il convient, pour participer à son ré-enchantement ou pour échapper à son désenchantement, de s'y immerger comme si nous dansions « pieds nus sur la terre sacrée ».

D'abord, la Nature ou le monde dont il est question ici, ce n'est peut-être pas une donnée

brute qui aurait ses équilibres basiques indépendamment des représentations que l'espèce humaine s'en donne, équilibres basiques qui seraient mis à mal par les interventions balourdes de l'espèce humaine. Je pense que la Nature ou le monde ne correspondent pas à une extériorité radicale par rapport à la représentation que nous nous en donnons. La Nature ou le monde sont plutôt comme un hypertexte infini que l'espèce humaine se construit et que chaque individu de l'espèce alimente en permanence, à chaque fois qu'il manie, peu ou prou, le langage, c'est-à-dire toujours.

Au cœur de l'hypertexte, une série de représentations (qu'on pourrait dire en 3D pour continuer la métaphore) construisent la « matérialité » de la Nature, ce qui la pose comme extérieure et antérieure au reste de l'hypertexte. Et cette « matérialité » nous posons que nous la percevons par nos sens en supposant que nos sensations sont indépendantes de toute intellection. Ce qui n'est probablement pas le cas.

Boris Cyrulnik signale (dans « Naissance du sens ») que nous disposons d'une *intelligence perceptive*, ce qui me semble vouloir dire qu'il ne pense pas qu'il y ait successivement (comme l'ancienne psychologie classique le supposait) sensation (brute, stimulée par l'extérieur) puis perception (interprétation spontanée du stimulus) mais qu'il pense que, d'emblée, nous interprétons la matérialité en posant simultanément 1° qu'elle vient de l'extérieur 2° qu'elle s'intègre dans l'ensemble de nos représentations déjà acquises, et au-delà dans l'hypertexte général.

Si cette hypothèse se tient (et je tiens qu'elle se tient), elle signifie que le langage conceptuel (et la pensée conceptuelle qui l'accompagne) intègre si bien l'extériorité dans son système de représentations qu'il l'intériorise. Vus ainsi, la Nature, la Terre, la Planète Bleue, le Monde sont au cœur de la pensée conceptuelle de chacun de nous : ce sont des méta-concepts, ce ne sont pas des choses, même énormes, mais il est dans leur contenu de méta-concepts de se représenter comme des choses.

Cette constatation, si c'en est une! n'enlève presque rien à l'émotion éprouvée devant les menaces que nous faisons peser sur le monde, c'est-à-dire que le monde fait peser sur le monde. Cette émotion (et les représentations d'elle-même qu'elle se forge en nous) nous aide vraiment à naviguer au plus près et à inventer des mesures contre les menaces. Mais elle est tempérée, ou elle devrait l'être, par la conviction qu'au fond les menaces et les résistances qui s'opposent à elles appartiennent bien à l'hypertexte unique, de même d'ailleurs que les réajustements réciproques des menaces (sous l'influence des résistances) et des résistances (sous l'influence des modifications de menaces). Ce qui devrait conduire à raison garder et même à raison introduire dans l'émotion.

Mais introduire la raison dans l'émotion risque de faire négliger le sentiment d'exil dont nous percevons (intellectuellement) qu'il accompagne en permanence la pensée conceptuelle. À force de ne pas vouloir voir (et de ne pas pouvoir nous en empêcher) que la pensée conceptuelle passe nécessairement par le biais du langage conceptuel et que le langage conceptuel manque nécessairement toute extériorité radicale, puisqu'il n'est pas destiné à l'atteindre, nous finissons par percevoir qu'en parlant des choses comme si elles n'étaient pas des concepts, nous accompagnons nos mots d'un tremblé (dont la voix est le support), d'une anxiété dont l'exil me semble une métaphore possible. Même en silence, la voix hésite, la voix s'éraille, la voix déraille. En permanence, conceptualisant, dans ce monde que nous passons notre temps à aménager en le parlant à l'aide du langage conceptuel, nous vivons en exil. Toujours sur la même rive et sans apercevoir l'autre rive mais en en devinant l'absence si intense.

Il y a ainsi, latérale à la pensée conceptuelle, une exigence d'ailleurs que la pensée conceptuelle est fort capable d'analyser mais totalement impuissante à satisfaire. En termes d'analyse, on dira que les mots, les mots-concepts et leur cortège indispensable de sèmes, de schèmes, de lexèmes, découpent, isolent des aspects de la réalité qu'ils comparent, classifient, instrumentalisent pour que la pensée homogénéise de mieux en mieux le monde.

Ne vais-je pas négliger cet enrouement ontologique quand je semble me satisfaire de réduire «les grands problèmes de la planète » à des débats de l'intellect avec lui-même? Le « désenchantement du monde » ne masque-t-il pas les désillusions qu'il engendre?

Il est certain qu'en utilisant la pensée conceptuelle et ses langages et en s'efforçant de ne pas oublier qu'il s'agit de concepts et non de choses, on ne focalise pas l'attention sur ce qu'on manque. Il arrive même qu'on puisse éprouver une sorte d'allégresse à ne pas tomber dans la mauvaise foi ou la précipitation suspecte de ceux (et n'importe qui peut en être) qui prétendent atteindre la matérialité des choses. Cela m'arrive et je conçois (et oui!) que ce n'est pas très intelligent.

Ce serait stupide, en effet, de demeurer dans cet état d'esprit car celui-ci méconnaît à la fois le fardeau de ce manque au creux de la pensée la plus conceptuelle et les moments – sans doute, plutôt, des instants – où nous sommes saisis (c'est de l'ordre du saisissement) par une présence dont l'intensité est vécue par nous comme un accès à l'Être. J'y ai fait plusieurs fois allusion dans ces billets sur « *l'inexistence* » : je pense qu'il y a un lien direct entre ces moments où nous sommes comme happés par le tout de l'être, le désarroi parfois de la voix et du langage conceptuel et la réinvention merveilleuse du monde qu'on entrevoit un instant. À ces moments, dans lesquels nous sommes saisis par notre inexistence, anéantis dans le tout de l'être et simultanément (ici et maintenant) identifiés au tout de l'être, à ces moments qu'on pourrait dire mystiques, le tout de l'être est là, hors du temps, hors de tout espace. Oui, il y a là quelque chose comme un enchantement, un ensorcellement même.

Que se passe-t-il alors ? Je remarque qu'il y a de l'incohérence à poser la question puisque en dehors du temps et de l'espace, il ne peut rien se passer, et surtout pas alors! Mais cette question incohérente, nous ne pouvons pas ne pas la poser car l'interrogation, encore située sur l'envers disloqué des mots, bascule sur l'endroit loquace des mots, sur le langage conceptuel, dès que le temps et l'espace reprennent leurs droits et ils les reprennent aussitôt. Dans des billets plus spécialement centrés sur des poètes comme Bernard Noël (<http://henri.denis07.free.fr/wordpress/?p=1751>) et surtout Yves Bonnefoy (<http://henri.denis07.free.fr/wordpress/?p=1034>), j'ai tenté de montrer l'acharnement qui nous pousse à vouloir dire, avec nos mots empruntés au langage conceptuel, l'intensité de la présence, comme si celle-ci s'était incarnée en nous. Mais nos mots, quel que soit notre effort pour les dé-conceptualiser, vont alors trahir ce que nous les avons chargés de traduire, et des images vont alors surgir par lesquelles nous n'allons pas incarner ce qui vient de s'incarner, mais l'*excarner*, comme dit Bonnefoy, lui substituer un art-fact qui, dans le meilleur des cas, évoquera encore cet « *arrière-pays* » un instant entrevu.

Je veux dire que ces échappées sur l'arrière-pays – dont nous enrageons si fort de ne pas pouvoir les décrire de façon satisfaisante – aussi enrichissantes soient-elles, ne peuvent se manifester que sous la forme d'aperçus instantanés au cours desquels (mais ce n'est pas un cours!) l'être-là du monde est là, en une épiphanie qui ne peut pas durer.

Que se passerait-il en effet si quelque artifice (sur quoi je vais revenir) nous entraînait à

croire qu'elle dure ? À la fois anéanti et confondu avec l'être, avec le Tout de l'être, celui qui s'y croirait s'engagerait alors dans une folie qui le conduirait alors à chevaucher son ressassement, s'y installant allègrement ou péniblement, persuadé d'être enfin de retour d'exil, en dehors enfin du langage conceptuel, au sein d'un monde enfin ré-enchanté. En fait complètement aliéné ! Car, ou bien les cris de son corps et les cris de sa parole jaillissent sur le rebord disloqué de la voix et de la salive, sans qu'on sache s'il s'agit de souffrance ou de joie, ou bien il parvient à sortir du cri pour retrouver l'endroit loquace des mots et alors il se retrouve, sans le savoir, dans le langage conceptuel le plus platement linéaire. Il est possible de préférer Antonin Artaud à la langue de bois religieuse ou para-religieuse ou l'inverse, mais on n'a en rien participé au ré-enchantement du monde.

C'est pourquoi, je crois qu'il faut fuir ces manies toxiques qui recourent aux biais des drogues ou des incantations pour essayer de créer artificiellement les conditions d'un accès permanent à la présence de l'être. Cultiver l'exaltation pour s'opposer au désenchantement du monde permet au mieux d'exprimer son impuissance à y échapper. Au pire, ce choix évite de conceptualiser le désenchantement, de le relativiser, de le remettre en perspective, de trouver les réajustements de détail qui le rendent, ici ou là, un peu moins dangereux. Mais le désenchantement du monde est bien là, pris et produit dans les rets de l'espace et du temps, essentiel à notre mode d'être : Galilée n'y est pour rien, ni même la science galiléenne, ni même la révolution industrielle, ni même le capitalisme. C'est un concept majeur qu'il nous faut travailler pour l'affiner, pour le réajuster dans un labeur sans fin...

*